Introduction

Jacques Coenen-Huther

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/529>

DOI : 10.4000/ress.529

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

Pagination : 9-14

ISBN : 2-600-00878-0

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jacques Coenen-Huther, « Introduction », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLI-126 | 2003, mis en ligne le 30 novembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/529> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.529>

Jacques COENEN-HUTHER

INTRODUCTION

Lorsque mes collègues du Département de sociologie de l'Université de Genève décidèrent d'organiser un colloque international à l'occasion de mon départ à la retraite, ils m'invitèrent à en proposer le thème. Mon choix se porta sans trop d'hésitations sur les rapports entre sociologie et relativisme. Que le relativisme ambiant soit un phénomène qui marque notre époque n'est plus à démontrer. Qu'il soit une source de profonde inquiétude est peut-être moins unanimement admis. On peut y voir en effet la marque d'une généralisation de l'esprit critique, voire même un antidote à tous les fanatismes. Mais au-delà de ce qui peut apparaître comme un scepticisme de bon aloi, favorisant un climat de tolérance, on ne saurait négliger le désarroi que suscite l'affaiblissement des repères en matière intellectuelle et morale. Il y a une dizaine d'années se tenait à la Sorbonne un autre colloque, consacré à la sociologie des sciences. Raymond Boudon et Maurice Clavelin, éditeurs des actes de cette rencontre, n'hésitèrent pas à titrer «Le relativisme est-il résistible?» (Paris, PUF, 1994). Il s'agissait, comme l'explique Boudon dans un livre d'entretiens récents, de montrer que le relativisme, poussé à l'extrême, ne peut que sombrer dans l'absurde (Boudon et Leroux, 2003, p. 182). Mais la formule, évocatrice de la «résistible ascension d'Arturo Ui», communiquait un sentiment d'urgence et suggérait que de bons esprits se sentaient appelés à offrir une résistance à la mentalité relativiste.

La sociologie, comme démarche intellectuelle et comme discipline institutionnalisée, est-elle partie prenante au débat sur le relativisme? Oui, bien évidemment, dans la mesure où elle est confrontée au relativisme cognitif et moral comme objet de réflexions et de recherches. Mais il y a plus: depuis ses lointains précurseurs, la pensée sociologique est elle-même pétrie de relativisme; elle contribue incontestablement à véhiculer pour le meilleur et pour le pire une orientation d'esprit relativisante. En outre, plus que d'autres disciplines à vocation scientifique, la sociologie est affectée elle-même par un relativisme inhérent à la compétition des paradigmes. Ces trois aspects de la relation complexe que la sociologie entretient avec le relativisme – le relativisme comme objet, comme composante et comme menace – se sont retrouvés, comme on va le voir, dans les communications présentées par les participants à ce colloque.

Raymond Boudon aborde la question dans toute sa généralité et ne néglige aucun de ses aspects. Nous invitait à distinguer un relativisme cognitif et un relativisme culturel, il admet que les sciences sociales ont contribué à assurer la crédibilité du relativisme sous ces deux formes mais il y voit un phénomène des trente dernières années et en prédit l'affaiblissement. Le succès du relativisme cognitif dans les sciences sociales lui apparaît comme une conséquence de la difficulté à

tracer nettement la ligne de démarcation entre science et non-science. Il en résulte une tendance à l'abus du principe du tiers exclu qui consiste à ériger des termes contraires en termes contradictoires. Cette tendance se manifesta spécialement dans une conjoncture où elle était en congruence avec des intérêts politiques et idéologiques. Le relativisme culturel, note Boudon, est beaucoup plus largement répandu que le relativisme cognitif. Il paraît s'appuyer sur trois idées-force dont sont fournies des interprétations quelque peu forcées : l'idée qu'il ne saurait y avoir de vérité universelle en matière normative, la conception selon laquelle l'écart entre le descriptif et le prescriptif est toujours bien tranché, enfin la thèse de l'incommensurabilité des valeurs. Ces conceptions tendent à mettre toutes les cultures sur le même pied ; elles ont donc des affinités avec les exigences actuelles de la mentalité égalitariste dominante.

Jean-Michel Berthelot, poursuivant une réflexion épistémologique amorcée de longue date, traite plus particulièrement du relativisme comme élément intrinsèque à la connaissance sociologique et fait courageusement face à cette réalité inconfortable. Le pluralisme sociologique qui prend des allures de « cacophonie » est un fait qu'il faut bien constater. C'est une source de perplexité par les proportions qu'il a prises mais c'est surtout un danger dans la mesure où il tend à être institué en norme. Il en résulte la perte progressive d'un espace de discussion commun. Dans la perspective « constructiviste » ou « contextualiste », les théories et programmes qui s'affrontent sont incommensurables. La sociologie est particulièrement sensible à la thèse constructiviste radicale car elle est la science des contextes par excellence. Une façon de réagir est de se donner quelques contraintes. D'abord, associer la pluralité des descriptions à un monisme ontologique et explicatif. Ensuite, adopter quelques critères nets de démarcation de la perspective sociologique. Enfin, se donner les moyens analytiques de la commensurabilité. Sur cette base peut se définir un programme de structuration des échanges au sein de la discipline, établissant peu à peu des règles communes de travail et de confrontation. Berthelot conclut sur l'esquisse d'un tel programme et l'on ne doute pas qu'il s'y consacrera avec énergie dans les années qui viennent. On ne peut que souhaiter plein succès à cette entreprise ambitieuse.

Trois participants – Fricker, Schultheis et Cherkaoui – fondent leurs contributions sur de nouvelles lectures d'auteurs classiques. Le regretté Yves Fricker fait d'une certaine façon écho à Jean-Michel Berthelot en mettant en évidence la relativité des critères qui autorisent à considérer un savoir comme une forme de connaissance sociologique. Dans une belle étude sur Montesquieu comme précurseur de la sociologie, Fricker, dans les pas de Starobinski, nous montre de façon convaincante que les *Lettres persanes*, loin de n'être qu'une œuvre de jeunesse quelque peu frivole, sont l'indice d'une authentique capacité à prendre ses distances par rapport à sa propre société ; elles sont pour leur auteur le « moment du relativisme et de la distanciation ». C'est sur cette base que s'est édifiée l'entreprise de clarification analytique de *L'esprit des lois* qui, souligne Fricker, n'a nullement fait obstacle à l'affirmation de valeurs et dont on a du reste pu affirmer poétiquement qu'elle a préparé « les vendanges de la liberté » (Lacouture, 2003). Franz Schultheis montre ce que le regard comparatif du sociologue peut avoir d'affinités apparentes avec le relativisme culturel. Faisant référence à Frédéric Le Play, pionnier méconnu de la recherche sociologique, il défend néanmoins l'idée que le comparatisme relativisant n'est nullement

incompatible avec une conception normative de l'ordre social. Le Play était extrêmement réticent à l'égard de la modernité et ne cachait pas ses préférences pour des formes de vie sociale typiques de la société d'Ancien Régime. Cela ne l'empêcha pas de mettre au point un dispositif de recherche empirique à ambition scientifique. Les résultats de ses travaux peuvent se lire en termes d'interdépendances entre variables mais se présentent fréquemment sous forme de jugements de valeur. Il n'est en effet que de parcourir ses «Œuvres», rééditées en 1941 avec référence à Maurras, pour se rendre compte de son obstination à fustiger «les faux dogmes de 1789» (Le Play, 1941, p. 51). Mohamed Cherkaoui illustre un aspect du pluralisme sociologique déjà souligné par Merton: notre relation toujours renouvelée aux classiques de la discipline et la variété des enseignements que des générations de sociologues ont tirés de la lecture ou la relecture des œuvres du passé. Cherkaoui se livre à une analyse fouillée de *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville et soumet à un nouvel examen le paradoxe de la vague de mécontentement prérévolutionnaire surgie au cours d'une période de croissance économique et de libéralisation des institutions féodales. Il en conclut que cette corrélation paradoxale peut s'expliquer à partir d'hypothèses simples de la théorie du choix rationnel. L'explication tocquevillienne lui paraît relever d'une logique rationaliste qui prend en compte la structure d'interdépendance des acteurs ainsi qu'un calcul des coûts et avantages.

Busino et Ducret traitent également de formes de relativisme qui participent de l'entreprise sociologique elle-même. Giovanni Busino nous livre une réflexion extrêmement dense sur «la science telle qu'elle se fait» tout en évitant soigneusement les dérives idéologiques auxquelles cette posture méthodologique a donné lieu au cours des deux dernières décennies. Approfondissant une démarche à laquelle nous avons participé lui et moi, au sein du Groupe d'Etudes «Raison et rationalités» (Moor, 2000), Busino étudie les modes de pensée métaphoriques en sociologie et nous montre des procédés d'argumentation qui ont en commun d'opérer un transfert de sens d'un domaine à l'autre. Cette manière de procéder a pour effet de faire apparaître des liens qui ne s'aperçoivent pas de prime abord. L'étrange, ou l'étranger, est ainsi ramené à du familier. La diversité des schèmes et la variété des perspectives reflètent néanmoins le pluralisme irréductible évoqué par Berthelot dans la mesure où – comme l'observe Busino – la sociologie ne possède pas «d'unités concrètes susceptibles d'être immédiatement reconnues». André Ducret assume pleinement la vocation relativisante de la sociologie mais opte pour un «relativisme mesuré». Il s'interroge sur la valorisation d'œuvres d'art qui nous viennent d'époques révolues. Une manière de l'expliquer se fonde sur l'attrait du passé; une autre – celle de Raymond Boudon – fait appel à des «raisons objectives ou fortes» qui doivent permettre de faire place aux qualités de l'œuvre dans les jugements. Ducret engage la discussion avec Boudon sur ce point. Il est sensible à l'intention manifestée par celui-ci mais souhaite ne pas s'en tenir au caractère transsubjectif attribué aux raisons des acteurs. Il est soucieux en effet d'examiner plus avant comment se constituent les jugements de valeur et comment un consensus peut résister à l'usure du temps. Une sociologie des arts centrée sur l'histoire de la réception reste pour lui un projet défendable. Dès lors, l'approche du génie par la médiation des «mondes de l'art» ne s'oppose pas à l'interrogation en termes de raisons fortes: elle la précise au contraire en montrant comment les raisons se forment et se propagent.

François Chazel poursuit une recherche riche de perspectives théoriques sur la suite d'événements de nature révolutionnaire qui ont provoqué l'effondrement du régime d'Allemagne de l'Est. On a vite fait de considérer une telle séquence comme préfigurée par son contexte d'origine. Même le recours à un schéma décisionnel impliquant des choix stratégiques n'évite pas la prédétermination des alternatives. Chazel accorde une importance décisive à l'*enchaînement* des événements. Il est sensible à la substitution rapide au slogan *Wir sind das Volk* de la variante *Wir sind ein Volk*. C'est ce changement rapide qui incita Günter Grass à faire récriminer Fonty, le héros de son roman *Ein weites Feld*: «ein einziges Wörtchen austauschen, und schon war die Demokratie weg und die Einheit da» (1995, 1997, p. 54). Mais Chazel fournit de la séquence une interprétation singulièrement plus nuancée. Les préférences privées qui fondent les raisons de participer à la mobilisation collective ne sont pas fixées une fois pour toutes; il y a déplacement de ces préférences au cours d'un processus complexe et sous l'effet même de ce processus. Un objectif qui semblait tout d'abord s'imposer perd rapidement son attrait. L'attention prioritaire à l'enchaînement des séquences d'action et des processus sous-jacents permet de se soustraire à une forme insidieuse de relativisme cognitif qui réduirait le cours d'une révolution à une «chronique singulière» ne fournissant aucune base à l'élaboration théorique.

Jean Kellerhals, dans une contribution largement fondée sur ses recherches empiriques concernant le sentiment de justice, met en scène une sociologie confrontée à un relativisme très prononcé, contribuant à le mettre en évidence, mais soucieuse également de dégager certaines logiques de raisonnement et de comportement qui donnent un sens au foisonnement apparent des représentations et des conceptions. A une époque où toutes les «routines de justice» sont ébranlées, le principe classique de «l'égalité de traitement» n'a résisté ni à ses contradictions internes ni aux ambiguïtés de la construction sociale des mérites. Il est actuellement impossible de conclure à l'existence d'une seule norme de justice. Les critères adoptés dérivent de représentations sociales et notamment de conceptions diverses de la responsabilité civile et pénale. Les représentations du juste doivent être mises en rapport avec les ressources économiques et culturelles des acteurs ainsi qu'avec diverses appartenances dont le flou grandissant complique la question de la «communauté de justice». Kellerhals, rejoignant en cela Axel Honneth (1992, 2000), croit toutefois pouvoir débusquer une constante anthropologique selon laquelle l'exigence de justice porterait moins sur des échanges équilibrés que sur la reconnaissance de la personne.

Deux contributions interrogent également la réalité qui nous entoure pour y examiner les formes de relativisme que celle-ci comporte. Analysant l'évolution des rapports entre la religion et l'éthique, principalement en milieu catholique, Liliane Voyé et Karel Dobbelaere en concluent à la perte du monopole normatif de l'Eglise. Des règles d'autant plus impératives qu'on leur attribuait un caractère transcendant ont perdu beaucoup de leur force. L'éthique devient objet de choix et de débats dans un contexte marqué par beaucoup d'incertitudes et exigeant de fréquents réajustements. Dès lors, la référence à l'individu et aux relations interpersonnelles prime sur le respect des sources d'autorité. D'autres modes de régulation, moins formels, émergent néanmoins. A la «prétention universaliste» ne semble pas succéder un «relativisme radical». Si les normes sont devenues «négociables», la recherche d'un «sens partagé» n'en a pas disparu pour autant.

Dans une deuxième communication, Liliane Voyé – à la manière de Panofsky mettant en correspondance la pensée scolastique et l'architecture gothique (1967) – se livre à la recherche d'homologies entre l'architecture et l'urbanisme dits post-modernes et le relativisme ambiant. Le postmodernisme en la matière est fondé sur la « dé-différenciation » des espaces et la combinaison éclectique des références et des styles. A « l'enracinement » qui caractérisait le choix des matériaux et des formes fait place une « délocalisation » délibérée. Pour Liliane Voyé, le modernisme architectural et urbanistique présentait une nette affinité avec la mentalité optimiste des « Trente Glorieuses ». Dans le dernier quart du XXe siècle cette attitude confiante en l'avenir s'estompe et le postmodernisme reflète une réalité sociale chargée d'incertitudes nouvelles. On peut y voir l'expression d'un relativisme ambiant – menace pour une modernité inachevée – mais on peut y voir également une forme d'ultra-modernisme faisant une place adéquate au polythéisme des valeurs.

Enfin, la communication de Christian Lalive d'Épinay et celle de l'auteur de ces lignes sont plus particulièrement centrées sur des questions d'ordre moral qui émergent de la pratique de la sociologie et qui se prêtent facilement de nos jours à des diagnostics d'allure relativiste. Je me suis interrogé sur la position inconfortable des sociologues au sein de l'institution universitaire, alors qu'ils sont confrontés quotidiennement au dilemme de la relativisation et de la transmission légitime de normes dans leurs rapports avec leurs étudiants. La vocation du sociologue me paraît porteuse d'un conflit potentiel avec celle de l'éducateur. La sensibilité à la relativité des institutions, des coutumes et des mœurs ne peut qu'exercer un effet inhibiteur lorsqu'il s'agit de participer efficacement à un processus de socialisation et de transmettre une échelle de valeurs ferme à la jeune génération. Il est difficile de ne pas ressentir les exigences contradictoires du rôle du sociologue et de celui de l'agent socialisateur. Une manière – certes malaisée – d'affronter cette contradiction exacerbée par le désarroi général en matière éducative est de mettre l'accent sur les compatibilités et incompatibilités propres à tout système social. Pour l'individu comme pour les groupes, la vie en société est faite de choix qu'il importe de faire en toute lucidité et les conséquences de ces choix ne peuvent être esquivées. Christian Lalive d'Épinay, quant à lui, se demande si l'on peut tirer des enseignements normatifs de la sociologie et surmonter les conséquences relativisantes de la pensée sociologique en faisant découler des normes morales à valeur universelle de quelques axiomes sociologiques fondamentaux. Tout sociologue, nous rappelle-t-il, ne peut que prendre en compte l'unicité du genre humain avec le mélange paradoxal d'universalisme et de diversité qu'elle implique. Cette conscience d'universel entraîne l'adhésion aux principes moraux que résume la formule des « droits de l'homme » dont l'origine est localisée et datée mais dont la portée s'universalise. Un ordre social n'est plus tenu pour légitime que lorsqu'il satisfait aux exigences de la vie humaine. Mais celle-ci, de toute façon, n'est possible qu'en société. Selon Lalive d'Épinay, il en résulte pour l'individu une « dette envers la société ». Ce nouveau contractualisme fonde la citoyenneté et pousse à un engagement dont l'efficacité requiert l'apport critique des sciences sociales. Il y a ainsi convergence entre la vocation du sociologue et celle du citoyen.

Je m'en voudrais de terminer ce texte introductif qui m'a été demandé sans exprimer des remerciements. Je tiens tout d'abord à saluer d'une pensée recon-

naissante et émue la mémoire d'Yves Fricker, directeur du Département de sociologie de l'Université de Genève jusqu'à sa mort, le 2 novembre 2002. Il a non seulement accueilli avec une bonne volonté agissante l'idée de cette rencontre mais il y a participé activement dans les derniers jours de sa vie, menant une ultime lutte contre la maladie, d'autant plus héroïque qu'elle était tenue secrète. Je songe ensuite à Christian Lalive d'Epinay qui fut le maître d'œuvre du colloque et qui en a assuré la réalisation. Alors qu'il songeait déjà à sa propre retraite qui n'est plus très éloignée, il a tenu à prendre vigoureusement les choses en main et à agir comme le représentant du Département avec l'esprit de décision qu'on lui connaît: je lui sais gré du *fair-play* de son attitude. Enfin, je désire renouveler ici mes plus vifs remerciements aux participants qui m'ont fait l'honneur et l'amitié de réserver du temps pour cette rencontre et d'y présenter des communications de qualité. En m'entourant à cette occasion, ils m'ont conforté dans le sentiment qu'il est d'autres réussites que proprement institutionnelles.

*Département de sociologie
Université de Genève*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Boudon, Raymond et Maurice Clavelin, Eds., *Le relativisme est-il résistible?* Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Sociologies », 1994.
- Boudon, Raymond, avec Robert Leroux, *Y a-t-il encore une sociologie?* Paris, Odile Jacob, 2003.
- Grass, Günter, *Ein weites Feld*, Roman, Göttingen, Steidl, 1995, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1997. Tr. fr. *Toute une histoire*, Paris, Seuil, 1997.
- Honneth, Axel, *Kampf um Anerkennung*, Frankfurt a/Main, Suhrkamp, 1992. Tr. fr. *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2000.
- Lacouture, Jean, *Montesquieu. Les vendanges de la liberté*, Paris, Seuil, 2003.
- Le Play, Frédéric, *Œuvres*, Tome I, *Principes de paix sociale: la famille*, Paris, Editions d'histoire et d'art, 1941.
- Moor, Pierre, Ed., *Métaphores et analogies. Schèmes argumentatifs des sciences sociales*, numéro spécial de la *Revue Européenne des Sciences Sociales*, Tome XXXVIII, No 117, 2000.
- Panofsky, Erwin, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 1967.